

Robin Josserand

Un adolescent amoureux

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

Robin Josserand

UN ADOLESCENT
AMOUREUX

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

*à Igor Klymenko
à Sébastien Perrin
à Kélen Auduc*

et à celui qui n'a jamais lu

Le Creusot n'était pas le nom d'une ville mais d'une attente. Le temps me rentrait son poing dans la gorge et m'étouffait lentement. Ma ruse c'était de me laisser mourir.

CHRISTIAN BOBIN,
Prisonnier au berceau

Lors du premier cours, le garçon arrive en retard et s'installe au dernier rang en faisant crisser sa chaise sur le carrelage. Mes camarades, occupés à remplir des formulaires inutiles, s'interrompent pour le toiser. Le professeur de français cherche son nom dans la liste : « A. ? » Ce dernier acquiesce puis se met à regarder par la fenêtre, et j'ai la sensation que ses yeux brillent dans la nuit en plein jour. Il paraît plus âgé, comme si, chanceux, il quittait l'enfance avant nous. Le professeur déclare qu'il est nouveau, qu'il faut lui faire bon accueil, avant de passer à autre chose en reprenant ses affaires ennuyeuses. A. porte une chemise à carreaux rouge déchirée au niveau du coude sur un t-shirt noir d'où dépassent quelques poils roux. Ses lèvres sont gercées, il a une barbe de trois jours et ses cheveux longs lui donnent un air d'Indien. Il renseigne lui aussi les papiers avant de poser son front sur la table, observe à nouveau dehors et roule une cigarette à la vue de tous. Le professeur nous dicte ensuite les premiers vers d'un poème de Rimbaud que nous nous apprêtons à étudier. En les copiant, je m'applique beaucoup. Rapidement lassé, A. retourne sa feuille et se met à dessiner un visage dont je distingue mal les traits. Une figure lacérée au stylo-bille. De ce que je peux apercevoir, le portrait est strié de minuscules blessures. Insatisfait, l'auteur raye finalement son œuvre avec des gestes violents et se met à se balancer sur sa chaise en souriant. Le professeur, qui ne lui a rien dit, m'interpelle en me demandant pourquoi je me retourne sans cesse, et toute la classe se met à rire.

À la fin de l'heure, le garçon froisse la feuille qu'il jette à la poubelle. Je m'arrête en sortant de la salle et me penche en faisant semblant de relacer ma chaussure. Je pioche le dessin dans la corbeille et le glisse dans mon sac.

Au cours suivant, A. retourne s'installer au fond. Personne n'ose s'asseoir à côté de lui. La professeure d'anglais nous assomme avec un discours barbant sur l'importance de l'année qui vient. C'est apparemment notre avenir qui se joue là. Rapidement, le jeune homme s'endort. Je suis au deuxième rang et je le regarde encore.

À la pause, alors que tout le lycée se retrouve devant le portail pour fumer, je me tiens à distance, juste en face, contre le mur du gymnase. Seul aussi, A. allume un gros joint qu'il n'a pas le temps de finir et qu'il glisse entre deux mailles du grillage.

Le professeur de sciences nous fait ensuite asseoir par ordre alphabétique dans une salle désuète avec une estrade où je me retrouve à côté d'un garçon qui fait comme si je n'existais pas. Nous devons, là aussi, remplir une fiche d'informations futiles. Puis c'est le même lāius pendant deux heures. J'imagine qu'A. dessine toujours, mais là, je ne le vois pas, il est dans un angle mort.

À midi, je traîne un peu dehors, devant la grille. Lorsque je me résous enfin à aller manger, je croise, dans la file d'attente de la cantine, des camarades de l'année précédente qui me saluent. Le brouhaha du réfectoire me fait un peu peur. J'attrape un plateau, un yaourt et des tranches de pain. Je n'ai pas faim. J'avance jusqu'à une table pleine de miettes, mal débarrassée, à l'écart. Il va falloir reprendre l'habitude de manger seul.

Dans le bus qui me ramène chez moi, j'examine le dessin. De minutieux entrelacs progressivement recouverts de traits impétueux. Une figure sévère dont une partie est restée dans l'ombre. Par endroits, le stylo a percé la feuille. Les yeux sont devenus des trous. La bouche s'apparente à un envol de corbeaux au milieu du visage, les cheveux, à un bouquet de biffures. Malgré tout, la douceur de ce croquis m'émeut. C'est le portrait d'un jeune homme à la beauté quelconque, le genre de garçon que je désire tous les jours.

En rentrant, ma mère me pose quelques questions à propos de cette première journée. Je m'éclipse pour aller punaiser le dessin sur le mur de ma chambre, au-dessus de la frise avec les trains, une relique de mon enfance. Je découvre, derrière l'œuvre, le poème rempli de fautes. « Comme je descendait des fleuves impassibles, je ne me sentit plus guidé par les halleures, des peaus rouges criard les avait prit pour cible... »

Plus tard, elle fait irruption dans ma chambre et, connaissant mes piètres talents de dessinateur, s'étonne en me demandant qui a bien pu croquer ce drôle de visage. Je garde le silence. Elle n'insiste pas et m'embrasse sur la joue. Je fais mes devoirs puis je me branle en étant le plus silencieux possible car les murs de cette maison semblent avoir des oreilles.

Le lendemain, sitôt sorti du bus, le garçon allume un joint. Ses cheveux paraissent un peu gras, il porte la même chemise que la veille sous une veste en jean assez ample. Rapidement, il discute avec des skateurs devant le portail. Ce sont des garçons populaires qui sont invités à tirer sur le pétard. En cours de maths, il dessine toujours mais froisse la feuille qu'il glisse dans la poche intérieure de sa veste. Et il s'endort. La professeure ne lui dit rien. C'est comme s'il n'était pas là. Ou qu'il avait tous les droits. Ce jeune homme est intouchable.

Je retrouve Luc à la pause, derrière le gymnase. Je l'ai rencontré l'année précédente, pendant une heure d'étude où il m'avait longuement parlé de la combustion spontanée – on dénombre une cinquantaine de victimes au XIX^e siècle, il m'avait prévenu, c'était très sérieux, il ne plaisantait pas. Luc fume beaucoup d'herbe. Il joue des airs tristes à la guitare. Il souligne ses yeux avec un trait d'eye-liner et ne porte que des habits noirs. En fin d'année, il avait fracassé son poing contre le mur de l'immeuble en face du lycée. Il est resté une tache qui n'a jamais été nettoyée, comme un rappel de cette brutalité adolescente, ou de cet éclat. Là, je le regarde se pulvériser du déodorant dans la bouche à travers son t-shirt pour planer. Le souffle court, les yeux gonflés, il me parle de cette jolie rousse qui est dans un autre lycée. Nous ne disons rien de cet été que nous avons passé seuls. Je ne lui parle pas non plus du nouveau, parce que ça n'existe pas, ça ne veut rien dire.

Après la cantine, je m'enferme aux chiottes et tire de mon sac un cahier distribué par le professeur de français sur lequel je grave aux ciseaux : « Arture ». Je décide de l'appeler ainsi, en hommage au brouillon sauvé de la poubelle, et parce qu'à mes yeux ce garçon a l'allure d'un mauvais poète. Puis je commence à écrire.

Il fume ses cigarettes roulées sur le côté, les tenant à peine, elles pourraient glisser entre ses doigts et tomber sur le trottoir. Du tabac brun avec des filtres qu'il confectionne grâce à des bouts de carton pliés qu'il fait glisser autour de son briquet ou de la boucle de sa ceinture. Il relève alors suffisamment sa chemise pour que j'entrevoie le bas de son ventre bronzé. J'aimerais en ramasser une pour y tirer une ultime bouffée, ça serait ma première fois.

Il porte un parfum bon marché. Il veut sentir comme un homme, il doit penser que c'est comme ça que sent un homme.

Son œil droit continue à briller. Toujours un peu rouge, légèrement enflé.

Il garde les mains dans ses poches. Il serre les poings quand il marche, avec cet air insolent et moqueur.

En rentrant, je planque le cahier dans une boîte, sous mon lit. Puis j'examine le dessin pour tenter d'y saisir Arture. Cette fois, le visage me paraît tuméfié, presque mort. Je me branle encore.

Le jour suivant, Luc vient s'asseoir à côté de moi dans le bus. Il relève alors la manche de son manteau pour me montrer fièrement son avant-bras : il a gravé le nom de la fille, c'est enflé, suintant, c'est dégoûtant mais c'est beau, il y a un peu de pus. Puis il se met à rire en roulant un pétard sur ses genoux. Le bus se remplit progressivement de lycéens endormis. Un arrêt brusque répand toute la préparation par terre. Mon ami se met à donner de violents coups dans son siège. Je suis habitué à ses colères.

Quelques minutes avant le début des cours, Arture arrive au volant d'une voiture qu'il gare nerveusement devant le portail. Il sort comme si de rien n'était en rangeant les clés dans la poche de son sac, puis vient serrer la main d'un garçon dont le visage est dissimulé par la capuche de son sweat-shirt. Pour se faire des amis, il ne lui a pas fallu une semaine.

À midi, il fait monter trois skateurs. Adossé au mur du gymnase, je les observe tranquillement. Ils se défoncent pendant une heure, sans ouvrir les fenêtres, dans le véhicule plein de la fumée des joints. Entre eux, il y a la complicité des trafics, l'allure tranquille de ceux qui ne sont plus sous la coupe de personne. Ces garçons-là se reconnaissent. Ce sont des adultes. Et pour eux, je suis resté un gamin.

Nous ne savons pas d'où vient Arture. Nous présumons qu'il a redoublé. Peut-être a-t-il déjà vingt ans. Ainsi, il devient à mes yeux un personnage extraordinaire, une légende, une rumeur. Je l'écoute, entre les cours, se vanter d'expériences grandioses. Il prétend avoir appris à conduire à treize ans. Avoir fumé sa première cigarette beaucoup plus tôt. Avoir survécu à une violente allergie dont son œil a gardé la trace.

Il se met à venir tous les jours en voiture. Il roule trop vite. Il accélère dans les virages. Parfois, il freine brusquement au milieu de la route. Tous les matins, de loin, on devine quand arrive Arture.

Il sympathise avec les garçons de la cité d'à côté et prend rapidement part aux trafics. Les échanges clandestins, même si tout le monde sait où ils s'organisent, me sont interdits. Ce qu'il vend exactement serait au-delà de tout ce que j'imagine. Je décide d'accompagner Luc, un vendredi soir, après les cours ; il faut alors s'enfoncer dans les bois jonchés d'ordures qui font face au lycée. Plus bas, il y a un parking où ils ont étalé des sachets sur le capot d'une voiture. Là, Arture est impérial, il donne des ordres, il est à l'abri, il règne.

Et puis, lui et les skateurs échangent du Laroxyl, du Seroplex, du Seropram, du Valdoxan, alors je note ces noms exotiques dans mon cahier, comme le vocabulaire d'une langue dont je fais l'apprentissage.

Arture est souvent absent. Il sèche les cours tandis que je n'en rate aucun. Même malade, je ne manque pas à l'appel. Avec lui, tout le monde s'en moque. Et lorsqu'ils lui tendent ses copies, les professeurs s'amusent de sa médiocrité comme s'ils lui faisaient un clin d'œil.

Alors je commence à faire semblant et, dans mes devoirs, j'écris à dessein quelques erreurs. Mais ça ne marche pas, c'est plus fort que moi, car j'imagine déjà les punitions qui m'attendent. Je redouble d'efforts pour être l'adolescent qu'il faut. Rester irréprochable.

Mon père, à qui je dois encore réciter mes leçons, épluche tous les soirs mon carnet de correspondance. Il s'est également porté volontaire pour être délégué des parents d'élèves. Ça a commencé en sixième. Je l'imagine, avec ses gros dossiers sous le bras, serrant la main de tous les professeurs. Comme si c'était sa qualité de père que l'on évaluait là. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il était lui-même un vrai cancre. Alors lorsqu'il se vante, auprès de ses amis, des bêtises qu'il multipliait à mon âge, il tait son précieux mandat de parent délégué car, lors de ces discussions, mon père redevient un adolescent. Et il est hors de question, à dix-sept ans, d'avoir la moindre connivence avec les professeurs.

© *Mercurie de France*, 2024.

Robin Josserand

Un adolescent amoureux

« Ma première fois serait une telle ivresse qu'en vérité je crois que je ne la supporterais pas. Toucher un garçon tient du merveilleux et de l'extraordinaire. Je gâche délibérément, et avec obstination, les plus belles années de mon existence. Celles-ci sont d'ailleurs déjà nimbées d'une mélancolie insupportable. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux rien faire contre ma lâcheté. Ni contre cet amour bizarre. »

Dans une ville où tout lui paraît gris et terne, le narrateur, lycéen en terminale, attend l'occasion de fuir un destin étriqué. Avec l'arrivée d'un élève atypique, A., une échappée semble enfin possible. Plus âgé que ses camarades, A. dégage un parfum d'interdit, cultive des manières de voyou et envoie tous les signaux d'une virilité grisante. Très vite, il devient une légende, une rumeur qui focalise tous les regards. Pour l'approcher, le narrateur devra négocier avec son désir clandestin et élaborer des stratégies afin que ses fantasmes deviennent réalité.

Après *Prélude à son absence*, *Un adolescent amoureux* est le deuxième roman de Robin Josserand. Il vit et travaille à Lyon.

DU MÊME AUTEUR

PRÉLUDE À SON ABSENCE, *roman*, Mercure de France, 2023.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicaces

Exergue

Lors du premier cours, le...

Dans le bus qui me...

Le lendemain, sitôt sorti du...

Le jour suivant, Luc vient...

Nous ne savons pas d'où...

Arture est souvent absent. Il...

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Un adolescent amoureux de Robin Josserand
a été réalisée le 2 mai 2024
par les **Éditions Mercure de France**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715264335 - Numéro d'édition : 637854)
Code produit : Q08392 - ISBN : 9782715264366.
Numéro d'édition : 637857

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.